

ACADÉMIE
DES
INSCRIPTIONS & BELLES-LETTRES

COMPTES RENDUS
DES
SÉANCES DE L'ANNÉE

1979

AVRIL-JUIN

VUES NOUVELLES SUR L'AURÈS ANTIQUE

PAR M. PIERRE MORIZOT

PARIS
ÉDITIONS KLINCKSIECK

11, RUE DE LILLE, 11

1979

Octobre 1979

VUES NOUVELLES SUR L'AURÈS ANTIQUE,
PAR M. PIERRE MORIZOT.

A la mémoire du Docteur Jacques Verstraellen

Les historiens de l'Afrique antique ont parfois quelque peine à admettre comme un fait établi l'occupation de l'Aurès par les Romains.

Or il suffisait il y a une trentaine d'années de sortir des routes carrossables qui desservent les principales vallées aurasiennes et d'emprunter les innombrables sentiers muletiers qui sillonnent l'Aurès pour constater très vite que, compte tenu de l'aridité du terroir, de l'exiguïté des terres cultivables, de la pauvreté des ressources en eau, le nombre des ruines que l'on y rencontre et que l'on peut qualifier de romaines est, toutes proportions gardées, aussi élevé dans ces montagnes que dans les plaines qui les bordent¹.

Confirmant cette impression première, les recherches effectuées dans l'Aurès depuis 1940, la publication d'une quarantaine de documents épigraphiques nouveaux en provenant, ont permis d'établir la présence dans l'ensemble des vallées aurasiennes d'éléments romains ou fortement romanisés très semblables à ceux que l'on rencontre sur les hauts plateaux numides²; l'on y adorait les mêmes dieux, l'on y connaissait, dans un milieu montagnard plus dur et plus pauvre, la même vie rurale, villageoise ou semi urbaine. A la fin du I^{er} siècle, les bourgs les plus importants ou les plus anciens sont en voie de municipalisation : les colons établis à Menaa sous les Antonins sont, sous les Sévères, placés sous l'autorité de magistrats civils.

Autre signe incontestable d'une romanisation déjà ancienne, à

1. Voir par exemple la carte des ruines de la vallée de l'oued Guechtane dans l'article de J. et P. Morizot, *RA* t. 92, 1948, p. 120-142. La disparition progressive d'un certain nombre de vestiges antiques rend aujourd'hui cette évidence de moins en moins sensible.

2. L. Leschi, Inscriptions d'Algérie, *BCTH*, 1939, p. 333 — Un aqueduc romain dans l'Aurès dans *RA*, t. LXXXV, 1941, pp. 23-30 ; J. Alquier, Les ruines antiques de la vallée de l'oued El-Arab. *id.* pp. 31-39 ; J. Carcopino, Un empereur maure inconnu d'après une inscription latine, *REA*, t. 46, 1944, p. 194-220 ; J. et P. Morizot, art. cit. ci-dessus note 1 ; P. Morizot, Inscriptions inédites de l'Aurès (1941-1970) dans *Zeitsch. f. Pap. u. Epigr.*, 22, 1976, p. 137-168 et pl. XII, XIII, XIV ; Le Génie Auguste de Tifizi, *BAC*, 1974-1975, p. 45-91 ; Renseignements archéologiques complémentaires sur la vallée de l'oued Mellagou, à paraître dans le Bulletin d'archéologie algérienne.

l'autre extrémité de l'Aurès dans le djebel Chechar, deux notables de la Zaouia des Beni Barbar ont, à la fin du II^e siècle, exercé des fonctions curiales sur place ou dans des cités voisines³.

L'existence de cette population civile, formellement attestée à partir de 166, suppose que toute résistance organisée des tribus aurasiennes ait depuis longtemps cessé. Mais là encore, la réalité semble se heurter à l'opinion que professaient au début du siècle les meilleurs spécialistes de l'Afrique antique pour qui l'occupation de l'Aurès par les Romains aurait été très tardive. C'est ainsi que Mommsen n'hésite pas à écrire qu'après les Garamantes au I^{er} siècle, les Aurasiens à l'époque suivante ont été les principaux adversaires des Romains⁴; Willmanns de son côté était persuadé que le massif n'avait jamais été complètement pacifié⁵; tel était aussi l'avis de Cagnat qui laisse entendre que jusqu'à la fin du III^e siècle des révoltes y ont encore éclaté. C'est ainsi qu'il croit pouvoir situer dans l'Aurès la victoire que Flavius Leontius remporta en 283 contre des tribus barbares⁶. Face à leurs affirmations, les opinions plus nuancées de Graillot et Gsell, qui estimaient que la soumission de l'Aurès remontait à la fin du I^{er} siècle ou au commencement du II^e, et surtout de Masqueray, pour qui elle ne pouvait être postérieure à la création de Timgad⁸, ne réussirent pas à s'imposer.

Au milieu de ce siècle, la thèse de l'Aurès insoumis, qui commençait quelque peu à être battue en brèche, fut relancée avec succès par C. Courtois. Certes il y apportait quelques réserves mais restait néanmoins persuadé que l'influence romaine n'avait pas été décisive dans cette région. « Car alors, disait-il, on ne comprendrait pas que les empereurs aient mis en œuvre le gigantesque appareil militaire qui l'entourait de toutes parts »⁹. Argument douteux, car l'on pourrait tout aussi bien soutenir que « ce gigantesque appareil militaire » a du nécessairement amener les Aurasiens à se soumettre rapidement.

Frappé par ces contradictions, j'ai été amené à me demander quelles étaient les sources sur lesquelles était fondée l'opinion si répandue d'une conquête tardive et incomplète de l'Aurès. A première vue, en effet, les historiens anciens ne nous disent rien de tel.

3. *CIL* VIII, 2450 et 2451.

4. « Causa castrorum mutandorum videtur fuisse, quod primo saeculo Garamantes, ita posteriore tempore incolae montis Aurasii primum locum inter Romanorum adversarios sibi vindicabant », *CIL*, p. xxxi.

5. *C.*, p. 273, 3. Ména : Monte Aurasio neque hodie neque antiquo tempore unquam satis pacato.

6. R. Cagnat, *L'armée romaine*, p. 65 et *CIL* VIII, 18219.

7. Graillot et Gsell, *MEFR*, t. XIII et XIV, 1894, p. 11.

8. E. Masqueray, *De Aurasio Monte*, p. 1886. Voir en particulier p. 39.

9. Ch. Courtois, *Les Vandales*, p. 117. De nos jours M. Rachet, « Rome et les Berbères », admet que la pacification est contemporaine de Trajan (p. 166), mais continue d'accorder une importance excessive au phénomène aurasiens, p. 172 et 197, p. ex.

Seules par conséquent ont pu servir à étayer cette thèse les dédicaces militaires découvertes à Menaa il y a plus d'un siècle. Or la trouvaille faite en 1973 dans ce même village aurasiens, par le Dr Jacques Verstraeten, d'un fragment de dédicace très semblable aux précédentes, force à remettre en cause la lecture qu'en avait donné Mommsen. Tels sont les faits que j'expose ci-dessous. Ils m'ont conduit à modifier sensiblement l'idée que l'on se fait d'ordinaire de la durée de la résistance aurasiens¹⁰.

Nous sommes renseignés sur la présence militaire romaine à Menaa (ou Tfilzi ?)¹¹ par trois dédicaces pour le salut de l'empereur Septime Sévère et de ses fils découvertes entre 1860 et 1880 : *CIL* 2464, 2465 (= 17953), 2466 (= 17954) et accessoirement par une dédicace pour le salut de Sévère Alexandre : *CIL* 2467 (= 17955).

La première (2464) fut trouvée par Duveyrier en 1860. Elle était en fort mauvais état et la version qu'il en a rapportée si lacunaire que Willmanns, après de vaines recherches, reprises sans plus de succès par Masqueray¹², pour retrouver l'original, eut quelque peine à la restituer. La lecture qu'il donne de la face principale se présente ainsi :

P[ro] s[alut]e I[mper]at[or]um [L.S.]eptim[i] S[everi] pe[r]t[ri]n[ac]i[s]
a[u]g[ust]i et] M[arci] Aureli An[t]oni[n]i A[u]g[ust]i et P[ubli]i
Septimi/ Getae/

.....
La[t]jeran(o) et R[ufino] c[on]s[ul]o(n)s(ulibus)]

Se basant sur la dernière ligne où il avait déchiffré les noms des consuls Sextius Lateranus et Cuspius Rufinus, Willmanns avait retenu comme date de cette inscription l'année 197¹³.

Sur les côtés de cette pierre étaient gravées des listes de noms entre lesquels s'intercalaient des dates consulaires. Il ne paraît guère

10. L'esquisse de cet article date déjà de quelques années. Les remarques et les critiques pertinentes de H. G. Pflaum et de J. Desanges m'ont amené à le reprendre plusieurs fois, à approfondir certaines recherches, à atténuer certaines affirmations. De surcroît J. Desanges a mis inlassablement à ma disposition toute la documentation que je lui demandais.

N. Duval m'a donné la possibilité de recourir au service photographique du musée du Louvre grâce auquel j'ai pu tirer le meilleur parti des clichés 1, 2 et 3 pris par le Dr Jacques Verstraeten à Menaa en 1973. Sans la découverte que fit alors cet ami trop tôt disparu, cet article n'aurait sans doute pas vu le jour.

Que tous trouvent ici l'expression de ma profonde gratitude.

11. P. Morizot, *Le Génie Auguste de Tfilzi*, art. cit. note 2 ci-dessus.

12. E. Masqueray, *De Aurasio Monte*, Paris, 1886, p. 39.

13. La première ligne de la version de Duveyrier était composée de quatre lettres I.....IVI que Willmanns n'a pas interprétées. On peut se demander si les lettres IVI ne sont pas tout ce qui reste de la lettre M, érasée par le sommet. Il faudrait alors comme sur 2465 et 2467 lire : I.O.M.

douteux qu'il s'agisse de listes de soldats et que les dates en question soient celles de leur entrée en service¹⁴.

Quoique l'*Ala I^a Pannoniorum* soit peut-être mentionnée à la première ligne du *laterculus* gauche, l'appartenance de ces soldats à un corps précis reste incertaine.

La seconde de ces inscriptions (2465) est de beaucoup la plus connue ; elle a figuré dans le recueil de Renier¹⁵ avant d'être rééditée par Wilmanns qui l'a retrouvée sur place :

Il s'agit d'une base, dont la face principale est à peu près intacte, dédiée à la Triade capitoline, à Mars et à la Victoire des empereurs par une vexillation de la III^e Légion « *morantes in procinctu* »¹⁶ par les soins d'un décurion de l'aile des Pannoniens, Aemilius Emeritus, à la date très précise du 3 mai 198.

La troisième dédicace (2466) ressemble fort à la précédente : elle est également le fait d'une vexillation de la III^e Légion, elle aussi, semble-t-il, *morantes in procinctu*, placée sous l'autorité d'un autre décurion de la même aile, Fonteius Fortunatus ; le salut des empereurs y est aussi invoqué, ainsi que, sur le même plan, la Victoire du légat Q. Anicius Faustus consul désigné, fait insolite voire, selon Wilmanns, attentatoire à la dignité impériale. En dehors de la mention des empereurs régnants et du légat en charge, elle n'est pas, comme la précédente, datée avec précision.

Cependant, Mommsen revenant sur la question dans un additif général consacré à ces trois dédicaces, crut pouvoir préciser qu'elles émanaient de trois vexillations, toutes trois en alerte, stationnées en même temps et présentes à Menaa, le 3 mai 198¹⁷.

S'appuyant sur trois lignes très effacées de l'inscription 2464 (*ab una parte*), il affirmait en effet que celle-ci contenait une liste de décurions de l'aile des Pannoniens (ligne 1 : *aed i pan*), que parmi ceux-ci on retrouvait à la ligne 10 le nom du décurion Aemilius Emeritus, auteur de la dédicace 2465 et qu'il y était question comme dans les précédentes d'une vexillation (ligne 4).

Or il ne paraît plus possible aujourd'hui de retenir telles quelles ces affirmations.

Ainsi, rien n'autorise plus à dater la dédicace 2466 du 3 mai 198,

14. Voir à ce sujet *CIL VIII*, p. 952 ad 2464 : « *annus quod quis nomen dedisset* » et G. Picard, *Castellum Dimmidi*, Alger, 1947, p. 167.

15. L. Renier, *Rec.*, n. 1611.

16. L'expression *morantes in procinctu* a donné lieu à des interprétations diverses : R. Cagnat, *A.R.*, p. 588 : « *Morans in procinctu*, c'est-à-dire toujours en alerte et prêt à marcher » ; P. Romanelli, *Storia* : « L'espressione allude evidentemente a quella che noi potremmo chiamare stato di allarme o di emergenza » (p. 403) ; H. G. Pflaum, *Deux carrières équestres, Libya*, 1^{er} sem. 1955, traduit misso in *procinctu Germaniae expeditionis* : au combat, sur le front.

17. *CIL VIII*, p. 952 ad. n. 2464, 2465, 2466.

puisqu'il semble bien qu'à cette date Q. Anicius Faustus — dont le consulat débute tout à fait à la fin de 198 ou au début de 199 — n'était pas encore consul désigné¹⁸.

On ne peut davantage, ainsi que l'a souligné récemment M. R. Saxer¹⁹, soutenir que l'aile des Pannoniens a séjourné toute entière dans l'Aurès en 198, puisque sa présence est attestée cette année là de façon beaucoup plus précise à Castellum Dimmidi.

Des découvertes ultérieures ont en outre permis de verser des éléments complémentaires au dossier de cette dédicace :

C'est ainsi que le nom d'Aemilius Emeritus fut retrouvé en 1909 sur deux inscriptions de Sidi Aoun en Tripolitaine, dont l'une était la dédicace, pour le salut de Septime Sévère et de ses fils, d'un fortin érigé sur ordre de Q. Anicius Faustus, *consul désigné*, par ce même décurion, promu ici aux fonctions de *praepositus Cohortis II Flaviae Afrorum et N(umeri) Col(onorum)*. A Merlin et H. Dessau ont immédiatement rapproché les noms identiques du décurion de Sidi Aoun et de celui de Menaa²⁰. M. Pietro Romanelli, pour sa part, ne doute pas qu'il s'agisse du même individu et d'une ligne a reconstitué la carrière d'Aemilius Emeritus, transféré à Sidi Aoun, zone militaire dont précisément le légat de la III^e Légion Auguste assumait le commandement, après un séjour immédiatement antérieur dans l'Aurès²¹.

La date du 3 mai à laquelle fut consacrée l'inscription de Menaa a également retenu l'attention. En effet, on la retrouve sur plusieurs dédicaces de Castellum Dimmidi, et sur une dédicace de Lambèse²², qui s'échelonnent de 225 à 259.

Diverses hypothèses ont été avancées pour expliquer le choix de cette date : pour E. Albertini ce pourrait être le *natalis aquilae* de la III^e Légion²³. Mais J. Marcillet-Jaubert a souligné dans un article récent²⁴ que si les dédicaces de Castellum Dimmidi, de Menaa et probablement celle de Lambèse émanaient de militaires, ceux-ci n'appartenaient pas uniquement à la III^e Légion. On ne possède

18. H. G. Pflaum, *Libya*, 1957, p. 66-75 ; B. Thomasson, *Die Statthalter*, p. 201. Déjà H. Dessau, *ILS* 2^e édition, Berlin, 1954, p. 496, n° 2485 et 2486, estimait que l'inscription 2466 était légèrement postérieure à la précédente.

19. *Epigraphische Studien*. Untersuchungen zu den Vexillationen des römischen Kaiserheeres von Augustus bis Diokletian, Bonn, 1967.

20. *JL Afr.* 8 et *ILS*, n° 9177. Une découverte récente de R. Rebuffat (Budjem 1967, *Libya antica*, 3-4, 1966-67, p. 96-103) a depuis établi qu'il fallait lire : *Dec(urio) al(ae) praepositus coh(ortis) II Fl(aviae) Afr(orum) et n(umeri) co(n)l(ati)*.

21. P. Romanelli, *Storia delle province romana dell' Africa*, t. II, ch. x, p. 401.

22. Publiée par J. Carcopino, *BCH*, 1905, p. 234.

23. E. Albertini et Massiera, *Le poste romain de Messad*. *REA*, 1939, n° XLI, p. 223-244.

24. Inscriptions de Lambèse, *AA*, I, 1966, p. 80.



FIG. 1. — Fragment d'inscription trouvé à Menaä en 1973.

d'ailleurs aucun autre témoignage du culte du *natalis aquilae* en Afrique.

De son côté, M. G. Picard a rapproché le 3 mai de la fête des Florales, qui étaient célébrées à Rome à partir du 23 avril et qui par extensions successives en vinrent à durer jusqu'au 3 mai²⁵, interprétation rejetée à son tour par le regretté H.-I. Marrou. Se fondant sur le fait que les inscriptions de Messad où l'on retrouve la date du 3 mai, font en même temps allusion à la consécration d'une *ara cerei*, celui-ci estimait en effet qu'il fallait comprendre que la date du 3 mai était celle d'une fête où était érigée l'*ara cerei*, *cereus* étant pris au sens de « cierge »²⁶. L'explication n'est toutefois pas absolu-

25. G. C. Picard, *op. cit.*, p. 147.

26. Cité par H. G. Pflaum, *Journal des Savants*, 1949, p. 59-61.



FIG. 2. — Côté gauche de cette même inscription.

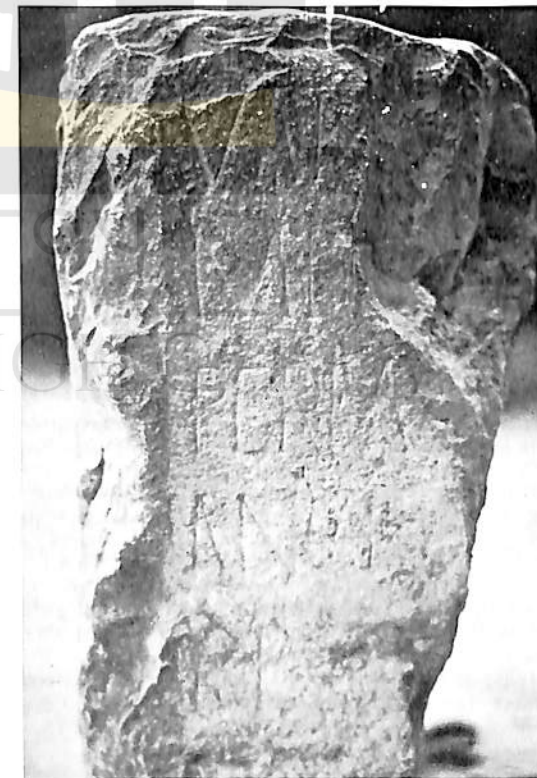


FIG. 3. — Face de cette même inscription.

ment satisfaisante en ce qui concerne Menaâ, dans la mesure où l'inscription 2465 ne fait aucune mention d'une *ara cerei*²⁷.

Tel était l'état de nos connaissances relatives à ces trois inscriptions, lorsque en 1973 le Docteur Verstraeten, alors médecin du service de santé et de l'hygiène publique en poste à Menaâ, m'a communiqué les photographies d'une inscription qu'il venait de découvrir. Il s'agissait d'une dédicace assortie d'une liste militaire qui présente avec la pierre 2464 de frappantes analogies, mais aussi, quelques divergences (fig. 1).

Avant de la décrire, il paraît toutefois utile de préciser le lieu de sa découverte et les indications que le Docteur Verstraeten a pu recueillir sur son origine.

L'inscription 2464 avait été trouvée par Duveyrier sur un mamelon situé à l'est de la ville²⁸. Celle que nous présentons ici était partiellement enterrée dans la cour d'une maison appartenant à M. Haj Kalla situé au flanc de la colline située au nord-ouest de la ville sur laquelle se trouve l'ancien poste militaire français, aujourd'hui transformé en hôtel; aucune « pierre romaine » n'a jamais jusqu'ici été signalée dans ce secteur de l'agglomération, situé à un kilomètre environ du lieu de la découverte de Duveyrier; mais il semble qu'il s'agisse d'une « pierre errante » car son propriétaire a rapporté au Docteur Verstraeten qu'elle venait « d'en bas », c'est-à-dire du secteur dit de la Zaouia où était située l'ancienne cité, donc à l'ouest de la ville actuelle et qu'il l'avait achetée il y a fort longtemps pour en faire un mortier; il se souvient aussi qu'il s'agissait d'un fragment d'une pierre plus grande, débitée alors en plusieurs morceaux. L'examen de cette pierre montre qu'il n'en reste plus en effet que la partie gauche de la face principale et le côté gauche; elle a aussi été retaillée en haut et en bas²⁸.

Dans son état actuel, ses caractéristiques sont les suivantes : hauteur : 52 cm ; largeur : 37/38 cm ; épaisseur : 21/27 cm.

Bien qu'il soit usuel et logique de commencer la publication d'une

27. *CIL VIII*, 2465 par contre la particularité d'associer à la date du 3 mai en même temps que la Triade capitoline et Mars, la victoire des Empereurs. Peut-être y a-t-il là plus qu'une simple coïncidence. Mais cette date, que l'on ne trouve mentionnée que dans une zone géographique limitée, d'altitude élevée, où elle correspond en gros à la fin de la saison froide, n'est pas sans évoquer aussi le 12 des calendes d'avril qui marquait le début du printemps, jour où étaient célébrés de vieux rites destinés à purifier les armées avant l'ouverture de la campagne militaire (Marquardt, *Röm. Staatsverwaltung*, 2^e éd, III, p. 434-436). Dans l'Aurès, la neige est souvent tardive et l'on ne devait guère se mettre en campagne avant le début de mai.

28. Recueil de Constantine 1860-1861, p. 113.

29. Déjà en 1939, M. Godon, instituteur à Menaâ, avait signalé à L. Leschi qu'il avait retrouvé dans le lit de l'oued Bouzina, après une crue, le texte qui

inscription par sa face principale, il a paru préférable ici, pour la clarté de notre exposé, de présenter d'abord le côté gauche qui est en meilleur état (fig. 2).

Nous avons mis en regard de notre lecture (C) le texte de l'inscription 2464 (A) et son interprétation par Wilmanns (B) qu'il évoque irrésistiblement.

A	B	C
ab una parte	restituè	
AED IPAN	AED in PAN	
SLVERE HEREN COS	SEVER ET HEREN COS a. 171	
ACNVS FELIX	ACILIVS FELIX	-- us fel[ix
COMIII VEX	COMIN VEX	imp(eratore) co[m](modo) in et ver[o] cos
IVEVS SNN 5	IVLIVS ...	Julius sa im
M.COM.COS	ME COR COS	imp(eratore) com(modò) V co{(n)s (ule)}
AEMIL.SATVR	AEMIL SATVR	Aemil(ius) saturni[nus]
ALCE CLARO	CAECIL CLARUS	falc(o) et claro{(cos)}
VL DONAT	IVL DONATUS	[Julius donatu[s]
MNEMER 10	COMIN EMER	geminius emer(itus)
TERTVL L CIE	TERTVL	
ARRIV	ARRIV	

Les lettres sont hautes de 5 cm en moyenne. La gravure est profonde, l'exécution peu soignée, mais dans l'ensemble le texte est bien lisible.

Lettres liées :

- l. 4 : E et T
- l. 5 : L et I ?
- l. 7 : I et L N et I
- l. 8 : E et T
- l. 9 : L et I
- l. 8 : I, N et I

La numérotation des lignes est donnée à partir du texte A.

A la ligne 3, il faut sans doute lire : (*I*)ulius Sa(turninus), quoique cette abréviation soit très rare³⁰, plutôt que (*I*)ulius SAIM, cognomen inédit, et plus loin im pour im(munis) ou im(aginifer).

Mais comme on le voit en comparant les deux versions du Corpus avec celle que nous donnons ci-dessus, à partir de la ligne 3 les deux textes sont identiques; il faut donc certainement lire :

figure au Corpus sous le n° 2464. Il n'a malheureusement fait à l'époque l'objet d'aucune nouvelle publication. (L. Leschi, inscriptions d'Algérie, BAC, 1939, p. 335).

30. L'abréviation Sat(urinus) est par contre usuelle. Voir à la p. 323 la photographie de l'inscription 2467, ligne 7.

- à la ligne 4
Commodo II et Vero consulibus a. 179
- à la ligne 6
Commodo V consule a. 186

Ce qui permet de corriger les incertitudes relevées par Mommsen en matière de date, mais supprime à la ligne 4 toute allusion à une vexillation³¹.

— aux lignes 9 et 10, les gentilices de *Iulius Donatu(s)* et *Geminus Emer(itus)* sont bien visibles et ne sont pas abrégées comme dans la version de Duveyrier. Plus encore que les erreurs d'interprétation relevées aux lignes 4 et 6, ce fait rend peu vraisemblable qu'il s'agisse de la même pierre. Car on n'imagine guère qu'en relevant cette inscription l'explorateur français y ait de son propre chef introduit des abréviations inexistantes. Mais, détail plus important, que l'on se base sur les 2 lettres notées par Duveyrier à la ligne 10 ou sur le texte c, c'est évidemment *Geminus Emeritus* et non *Aemilius Emeritus* qu'il faut lire, et le nom du décurion de l'aile des Pannoniens, responsable de l'inscription 2465 que le grand historien allemand croyait avoir retrouvé sur l'inscription 2464, disparaît sans retour.

Plus rien ne reste par conséquent des éléments sur lesquels il avait fondé sa démonstration : il n'est plus possible d'avancer à coup sûr que l'inscription 2464 contient une liste de décurions de l'aile des Pannoniens, encore moins que celle-ci doit être datée du 3 mai 198, ni même enfin, si ce n'est par simple analogie, qu'elle soit l'œuvre d'une vexillation comme les deux autres.

Si, par contre, retenant les éléments valables de la restitution de Wilmanns, nous les intégrons au texte présenté ci-dessus, on obtient ce qui était vraisemblablement l'original du côté gauche, où figurent dans l'ordre chronologique les noms de six soldats ou militaires de grade inconnu (à l'exception peut-être de l'*imaginifer* ou de l'*immunis* Julius Sa(-)).

- Aed Ipan (?)
 Sever(o) et Heren(nio) co(n)s(ulibus) a. 171
 Acilius Felix
 Imp(eratore) Com(mod)o II et Vero co(n)s(ulibus) a. 179
 Iulius Sa (-) im(-)
 Imp(eratore) Com(mod)o V co(n)s(ule) a. 186
 Aemil(ius) Saturninus

31. *CIL* VIII, p. 952 ad n. 2464, 2465, 2466.

- Falc(o) et Clar(o) co(n)s(ulibus) a. 193
 Iulius Donatus
 Geminus Emer(itus)
 Tertul(io) et Cle(mente) consulibus a. 195
 Arrius

Venons-en maintenant à l'examen de la face principale. Celle-ci, fort dégradée, se présente ainsi : hauteur de lettres : 5 à 6 cm. Le tracé est soigné, mais peu profond (fig. 3).

- 1 VAI
 IMPL
 PERTINA
 QANICIF
 5 PP
 V

On a, semble-t-il, les ligatures suivantes :

- l. 2 : I et M
 l. 3 : T et I, N et A ?
 l. 4 : il semble que l'on ait une ligature des lettres Q (de petite dimension et comme surajoutée) et A.

Les lettres VA de la première ligne sont certaines ; la 3^e est douteuse, une haste verticale est bien visible ; il peut s'agir d'un I, d'un T ou d'un L, ou de la première haste d'un N.

Ligne 2 *imp* est certain. L est douteux. Ligne 3, *pertinacis* est presque certain ; il en est de même de *Anic* à la ligne suivante. Un trait horizontal assez net semble séparer la ligne 5 de la ligne 6.

Si l'interprétation de la première ligne est douteuse, la suite est plus lisible et il semble que l'on puisse la reconstituer ainsi.

[» » » » » » » » » Pro Salute]
 Imp(eratoris) L(ucii) [Sept(imi) Severi] Pertina[cis Aug(usti)³² et]
 Q(uinti) Anici F[austi Leg(ati) Aug(usti)] P(ro) P(raetore)

Comme on le voit, même si l'on tient compte du fait qu'il ne reste plus que cinq lignes de cette inscription, on est très loin de la copie de Duveyrier et de son interprétation par Wilmanns. Ainsi, par exemple, les seuls groupes de lettres communs aux deux versions,

32. L'épithète *Pius*, même à cette date, n'est pas constante (voir à Mena même *CIL* 2466).

imp et *Pertina(cis)*, se trouvent en début de ligne sur le texte que nous présentons ici, au milieu de la ligne dans la version de Duveyrier. Quant au nom de Caracalla, pour ne point parler de celui de Geta, il ne semble pas qu'il ait pu figurer ici avant celui du légat Anicius Faustus.

En définitive, bien que les listes de soldats que l'on relève sur les deux pierres soient identiques, et que leurs dates d'entrée en service soient les mêmes, il ne semble pas qu'il s'agisse de l'inscription 2464, mais d'une dédicace de la même époque à laquelle ont été associés les mêmes soldats.

Un certain nombre d'éléments permettent d'ailleurs d'en tenter une datation plus précise.

Lorsque on examine la durée de service de ces militaires, on constate que le dernier nommé est une jeune recrue entrée au service en 195 ; que, à cette date, le plus ancien, Acilius Felix, qui s'est engagé dans la vie militaire en 171, avait déjà 24 ans de service, mais comme les libérations n'intervenaient que les années impaires de notre comput³³, il n'était libérable qu'en 197. Ce seul élément nous permettrait de situer cette inscription entre les dates extrêmes de 195 et 197³⁴. Toutefois le nom d'Anicius Faustus, bien qu'il ait sans doute été légat à partir de 196, n'apparaissant dans les inscriptions qu'à partir de 197³⁵, c'est vraisemblablement à cette date qu'il convient de s'arrêter. Le fait même que l'on y relève les mêmes noms de soldats que sur l'inscription 2464, qui, elle, fait mention des consuls de l'année 197, est de nature à corroborer cette hypothèse.

Par contre, l'absence du nom de Caracalla suggère qu'elle est plutôt légèrement antérieure.

En bref, il y a de solides raisons de croire que cette variante de 2464 est, comme celle-ci, de l'année 197, qu'elle précède par conséquent de plusieurs mois l'inscription C. 2465, datée du 3 mai 198 que suit à son tour, quelques mois plus tard, l'inscription C. 2466.

Non seulement rien n'indique que les trois détachements dont elles nous signalent la présence à Tfilzi s'y soient trouvés en même temps, mais au contraire il semble bien qu'ils y ont séjourné successivement et qu'à tour de rôle³⁶ leurs chefs ont tenu à marquer leur passage dans l'Aurès en élevant une dédicace pour le salut des empereurs régnants.

33. Cf. J. Marcillet-Jaubert, art. cit., p. 75.

34. Le rapprochement du côté gauche et du côté droit (c. 2464 ; ab altera parte) permet en outre de constater que cette petite troupe est composée d'un noyau de vieux soldats et de quelques jeunes recrues.

35. B. E. Thomasson, *Die Statthalter*, p. 200.

36. Selon E. Albertini et P. Massiera, *op. cit.*, note 20. *Morantes* implique l'idée de relève annuelle.

Quant à ces détachements, deux indices au moins donnent à penser que leurs effectifs étaient des plus réduits :

Si, adoptant la méthode qu'a suivie G. Picard pour évaluer l'importance de la garnison de Castellum Dimmidi³⁷ qu'il estime à environ 300 hommes, nous essayons de l'appliquer aux inscriptions de Mena, nous constatons que l'on relève au maximum 15 noms sur la base 2464 ; six ou sept sur la base 2466 et que le côté droit de l'inscription 2465, presque totalement effacé, devait mentionner un nombre équivalent de soldats.

La faible importance de ces unités est encore soulignée, comme l'a noté R. Saxer³⁸, par le rang médiocre des sous-officiers qui les commandaient. Alors que les troupes de Castellum Dimmidi avaient à leur tête un centurion, ici de simples décurions suffisent.

On a peine à imaginer que de si petits détachements, ensemble ou à plus forte raison séparément, aient pu se préparer à faire campagne dans un pays aussi difficile que l'Aurès s'il avait été alors insoumis ou en proie à des troubles graves.

D'ailleurs, en dehors de ces trois inscriptions, l'ensemble des documents archéologiques et épigraphiques recueillis depuis trente ans dans l'Aurès³⁹ tendent à donner l'impression que la sécurité était sous les Sévères aussi grande dans ces montagnes que dans la plupart des cantons de Numidie.

Du côté des historiens antiques, le silence sur d'éventuels troubles dans la région est en tout cas total.

Par contre, deux secteurs placés sous l'autorité du légat de la III^e Légion témoignent à cette époque d'une activité militaire particulièrement intense :

— La région de Castellum Dimmidi où un fort détachement militaire, dont fait partie précisément l'*Ala I^a Pannoniorum*, surveille la région centrale de l'Atlas saharien et les approches du désert.

— La région du Limes tripolitain : c'est là surtout que s'est manifestée en Afrique l'activité militaire des Sévères, ainsi que l'épigraphie et l'histoire le font ressortir.

C'est sur ordre de Q. Anicius Faustus, légat de 196 à 201, que sont aménagées les défenses du *Castellum* de Bezereos, construits la forteresse avancée de Bou Ngem⁴⁰ et le *praesidium* de Sidi Aoun⁴¹ précisément confié à Aemilius Emeritus.

De son côté, l'auteur de l'*Histoire Auguste*⁴², dans une page

37. *Op. cit.*, p. 87.

38. *Op. cit.*, p. 47.

39. Voir note 2 du présent article.

40. *IL Afr.* 9.

41. *CIL VIII*, 10992.

42. 183.



FIG. 4. — Inscription 2467, face.

bien connue, encore que contestée, affirme que sous le règne de Septime Sévère les troupes romaines ont remporté sur les tribus de Tripolitaine une victoire décisive⁴³.

S'il y eut alors un front, c'est donc là qu'il se trouvait et c'est là que nous retrouvons au second semestre de l'année 198 le décurion Aemilius Emeritus. Celui-ci, lorsqu'il avait quitté Menaa, avait eu le choix pour rejoindre Sidi Aoun de passer soit par le nord de l'Aurès et des Nemencha, c'est-à-dire par Timgad et Theveste, puis par Capsa et Tacapès, soit par le sud, c'est-à-dire par Thabudeos et Ad Majores, et de là, traversant les Chotts, vers Bezereos que tenait la III^e Légion. Les deux itinéraires se rejoignaient à Remada, où l'on a retrouvé la trace de la Cohors II Flavia Afrorum

43. Ces deux secteurs ne pourraient-ils d'ailleurs être ceux auxquels fait allusion Tertullien, *Adv. Judaeos*, 7 ; les opérations contre les Gétules viseraient les Gétules des Syrtes, autrement dit les tribus de Tripolitaine, le renforcement de la garnison de Castellum Dimmidi serait en relation avec la campagne contre les Maures.



FIG. 5. — Inscription 2467, côté.

à laquelle il avait été affecté en qualité de *praepositus*. Mais il s'agissait dans les deux cas d'un trajet d'au moins 750 km (un peu plus si l'on passait par le nord), en grande partie saharien, qu'il était certainement recommandé, voire indispensable d'affronter avant les grosses chaleurs de l'été, très précoce en cette région. Comme il lui fallait plusieurs semaines⁴⁴ pour effectuer ce voyage, le compte à rebours du temps nécessaire à Aemilius Emeritus pour

44. A titre de comparaison, Procope, *B.V.* II, 13, 13, indique qu'il fallait 13 jours pour se rendre de Carthage au mont Aurès, ce qui représente environ 400 kms. On devait donc en mettre presque le double, compte tenu des difficultés de la route, pour aller de Menaa à Sidi Aoun. On peut certes a contrario citer l'exemple de Marius parcourant une distance de 250 à 300 kms en 2 jours et une nuit pour rejoindre Utique et s'embarquer pour Rome, mais les circonstances étaient exceptionnelles. Gsell, *H.A.A.N.*, t. VII, p. 122.

achever avant la fin de l'année⁴⁵ le praesidium de Sidi Aoun et pour rejoindre avant le gros de l'été son nouveau poste, nous amène bien près du 3 mai 198. Est-ce trop solliciter les textes que de supposer qu'à cette date il connaissait sa nouvelle affectation, qu'il se préparait à s'y rendre, qu'en somme il était déjà *morans in procinctu*, sur le pied de guerre. Bien loin de contredire la brillante reconstitution de carrière à laquelle a procédé M. P. Romanelli en rapprochant les inscriptions 2465 et *IL Afr.*, 9, cette hypothèse pourrait à la fois la compléter et en éclairer certains aspects.

Un mot enfin de l'inscription 2467 qui clôt la série des dédicaces militaires de Tfilzi⁴⁶. Celle-ci, comme à l'époque de sa découverte, sert toujours de pilier à la mosquée de la Zaouia de Menaa, entre la salle de prière et le narthex. Mais ainsi qu'on peut le constater (fig. 4 et 5), le sol de celui-ci s'est élevé de plusieurs centimètres et ne laisse plus apparaître que 9 lignes de la face principale au lieu de 11 ; d'autre part, la moitié droite est maintenant cachée par un mur en pisé. Il semble que la titulature de Sévère Alexandre, qui est martelée ainsi que son nom, se soit développée sur cinq lignes et non sur quatre, ainsi que l'indique le Corpus.

A ce détail près, la photographie confirme la lecture proposée par Cagnat plutôt que celle de Wilmanns⁴⁷. Il s'agit d'une dédicace de l'année 224 élevée pour le salut de l'empereur régnant par cinq soldats de la III^e Légion et l'on est cette fois tenté de penser que ce détachement minuscule n'avait plus la moindre importance militaire.

Ainsi se trouvent ramenés à leurs véritables dimensions les trois vexillations de Tfilzi : il s'agissait, selon toute apparence, de trois petits détachements qui se sont succédés à Menaa durant une courte période.

Pour le premier d'entre eux, peut-être le plus important numériquement, nous n'avons aucun élément qui nous permette de dire de façon certaine s'il s'agissait d'une vexillation de la III^e Légion, si elle était en alerte et qui la commandait. Les deux autres étaient des vexillations aux effectifs fort réduits qui se sont suivis à quelques mois d'intervalle prêts à intervenir militairement, soit pour parer à un danger local et momentané, veiller par exemple à la sécurité des voyageurs dans la traversée du coupe-gorge naturel que constitue

45. Date à laquelle débute le consulat d'Anicius Faustus (voir *supra* p. 320).

46. Pour être tout à fait complet, il faut citer encore la très incertaine dédicace à Mars pour un centurion de la *L[eg(ionis) III august]ae seve[rianae]* - 17957.

47. *CIL VIII*, 17955 ad. n. 2467.

la vallée de l'oued Abdi en aval de Menaa, soit pour prévenir une menace plus grave, mais aussi plus lointaine, sans doute extérieure à l'Aurès.

Il est en tout cas peu vraisemblable que ces toutes petites unités aient été chargées, comme le laisse entendre Cagnat⁴⁸, de parfaire la soumission du massif dont la dédicace gravée sur le rocher de Tighanimine, en 145, par une vexillation de la VI^e Légion Ferrata sur ordre de Prastina Messalinus annoncerait la première phase. Or, l'interprétation de cette dédicace, qui a été généralement considérée comme l'indice de troubles dans la région aurasienne, est tout aussi aventurée. En effet, le texte de cette inscription ne se distingue guère de celui d'un miliaire de la même époque et ne fait référence à aucun événement militaire⁴⁹. Il est d'ailleurs douteux qu'une voie aussi difficile que celle qui joignait Timgad à Thabudéos ait été percée par la Légion avant que le massif ait été au moins sommairement pacifié⁵⁰.

Il semble bien cependant que ce soient l'inscription de Tighanimine et les trois dédicaces de Menaa qui aient incité Wilmanns et Mommsen à accorder une telle importance à la résistance aurasienne au II^e siècle. Les affirmations de Mommsen relatives à la présence simultanée à Menaa de l'aile des Panonniens et de cavaliers de la III^e Légion, reprises par la *Real Encyclopedie* et présentées par elle comme une vérité indiscutable, ont ainsi répandu l'idée que des événements militaires importants s'étaient à cette époque déroulés dans l'Aurès⁵¹.

A l'inverse d'ailleurs, l'on a trop souvent passé sous silence la présence à Menaa en 166 de *coloni*⁵² et l'existence dans l'Aurès

48. *L'armée romaine*, p. 589.

49. *CIL VIII*, 10230. Le Corpus la range d'ailleurs parmi les miliaires. L'année suivante, Prastina Messalinus dédiait aux Nymphes dans une autre partie de l'Aurès aux *Aquae Flaviana* une brève inscription propitiatoire, qui ne traduit aucune préoccupation militaire particulière (*CIL VIII*, 17239).

50. P. Romanelli (*Storia*, p. 354) reconnaît d'ailleurs que nous ne savons rien de troubles dans la région de l'Aurès sous Antonin, ni immédiatement après lui et écarte l'idée d'une collusion entre tribus montagnardes et rebelles maurétaniens à laquelle croyait Cagnat. Plus récemment, G. Rebuffat (*Enceintes urbaines et insécurité en Maurétanie Tingitane*, *MEFRA*, t. 86, 1974, p. 516) a souligné que la construction d'une telle route était sans doute un grand intérêt stratégique, mais qui n'impliquait pas une situation très tendue. A ce propos, il n'est peut-être pas inutile de rappeler qu'à l'époque française la route Arris-Biskra n'a été ouverte qu'en 1917, époque où sans doute l'Aurès connut quelque agitation, mais néanmoins quatre-vingts ans après que les troupes françaises y aient pénétré pour la première fois.

51. *RE I* 1253. Ala I. Pan. Cichorius parle à ce sujet des « scharfsinnige Untersuchungen » de Mommsen.

52. *CIL VIII*, 2469. Peut-être la raison de ce silence tient-il au fait que cette inscription a d'abord été publiée au Corpus sous le n° 2239 à la rubrique *Mascula*. Masqueray lui-même l'interprétait comme ayant cette origine. Nous pouvons confirmer qu'elle se trouve toujours à Menaa (fig. 6).



Fig. 6. — Inscription 2469.

oriental, à la Zaouia des Beni-Barbar, au fin fond du Djebel Chechar, d'une bourgade qui était suffisamment romanisée, pour que deux de ses notables⁵³ aient pu faire état des fonctions curiales qu'ils ont exercé, fait qui, pour l'un d'eux nous est attesté dès 195.

53. Deux inscriptions trouvées en ce lieu mentionnent le décurion d'un municpe : la première est une inscription honorifique datée de 195 par laquelle C. Servilius Macedo ..dec(urio) municipi Gemel(-) célèbre son élévation par le peuple au flaminat perpétuel ; (CIL. VIII 2450) ; l'autre est une épitaphe, gravée sur le mausolée de Pinarius Procellianus, *aedilicius, duoviralis et augur* qui se dit de surcroît *dec(urio) mun(icipii) Bad(-)* (CIL. VIII 2451 = 17950)

Alors que Masqueray, qui a visité la Zaouia, concluait à l'existence d'un municpe sur le site lui-même, les commentateurs du Corpus (Wilmans, Mommsen et Schmidt) ont orienté les recherches en direction de cités situées hors de l'Aurès telles que Gemellae pour la première inscription, l'une des trois Gemellae connues en Afrique, de préférence celui qui est située au sud-est de Biskra, à près de cent cinquante kilomètres de là, Badias pour la seconde.

Badias, qui nous est connue par la table de Peutinger a été généralement assimilée à Badès, village situé sur le cours inférieur de l'oued el Arab, à une soixantaine de kilomètres de la Zaouia ; mais s'il existe bien en ce lieu des ruines romaines, de quelque importance on n'y a pas trouvé la moindre inscription. La Zaouia au contraire et les ruines voisines d'El Amra en ont fourni à elles deux dix-huit.

Or ces colons, cette bourgade si imprégnée de romanité, ne se conçoivent guère au sein d'une région insoumise.

En deçà de l'année 145, comme nous ne possédons aucun document épigraphique en provenance de l'Aurès, les ruines d'ouvrages militaires ou les inscriptions trouvées à la périphérie ont été bien souvent interprétées comme un témoignage de la nécessité pour Rome de maintenir sous une étroite surveillance les montagnards rebelles qui l'habitaient⁵⁴.

Ces textes sont pour l'essentiel :

- bien au delà de l'Aurès, mais dans le prolongement des voies qui le traversent, à Gemellae, deux dédicaces de la III^e Légion à Hadrien datées des années 132 et 126⁵⁵ ;
- les deux inscriptions de Timgad commémorant la création par Munatius Gallus et la III^e Légion de la colonie trajane en 100⁵⁶ ;
- de cette même année un miliaire de Trajan en provenance de Tazougouert (8 km au sud-est de Khenchela⁵⁷ ;
- la dédicace du premier camp de Lambèse en 81⁵⁸ ;
- dès 76, la dédicace des thermes des Aquae Flavianaes, situées dans les premiers contreforts de l'Aurès au sud-ouest de Mascula⁵⁹ ;
- et enfin deux inscriptions de la même époque qui attestent la présence de colons à Lambafundi, entre Timgad et Lambèse⁶⁰.

Or, aucun de ces textes ne fait allusion à la moindre menace en provenance de l'Aurès ni même ne suggère rien de tel : est-il, par exemple, concevable que la III^e Légion ait occupé Gemellae laissant derrière elle sur ses lignes de communication avec Lambèse, Timgad et Tebessa des rebelles en armes ? Comme l'a bien vu Masqueray, on a peine aussi à l'imaginer que Munatius Gallus ait créé la colonie de Timgad à l'issue d'une des principales vallées aurasiennes s'il n'avait pas été en mesure de contrôler les populations qui l'habitent⁶¹.

Quant au site de Lambèse, dominé de plusieurs côtés par des

54. Par Ch. Courtois en particulier, voir *supra*, note 9.

55. *A.E.*, 1950, n° 59 et 58.

56. *CIL* VIII, 17842 et 17843.

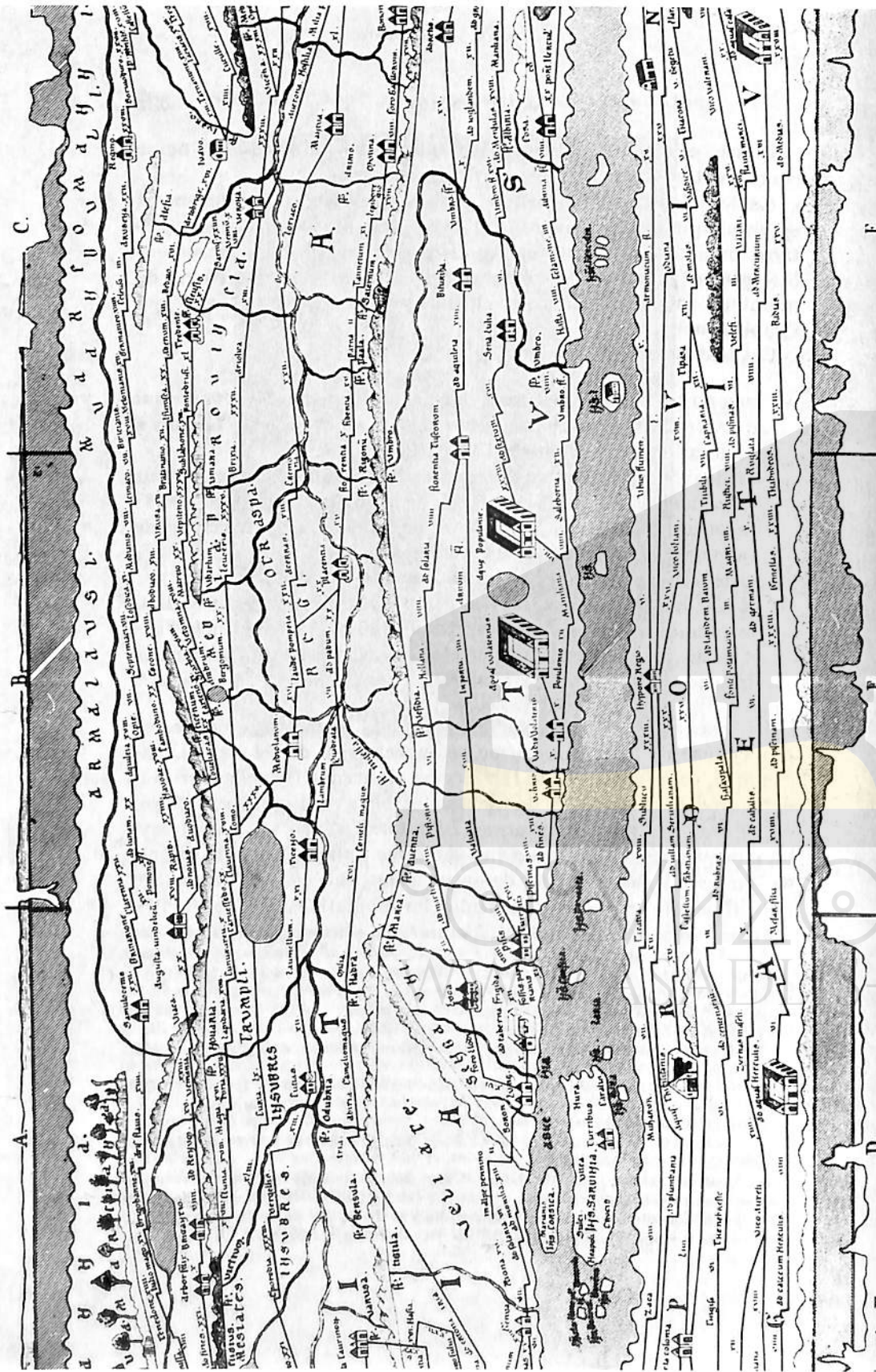
57. J. Marcillet-Jaubert, Quelques inscriptions inédites d'Algérie. *AA* III, 1969, p. 152, 15 A.

58. L. Leschi, Un nouveau camp de Titus à Lambèse. *Libyca* I, 1953, p. 189 et s.

59. *CIL* VIII, 17725.

60. *CIL* VIII, 2438, 2439, cf. M. Le Glay, Les Flaviens et l'Afrique. *MEFR*, t. LXXX, 1968, p. 229-230.

61. *Bulletin de Corr. afr.*, 1883, fasc. VI, p. 330. Telle était d'ailleurs la conclusion à laquelle étaient parvenus également Graillot et Gsell : ils estimaient en effet que la soumission de l'Aurès remontait à la fin du 1^{er} siècle ou au commencement du second (*Mélanges de l'École fr. de Rome*, t. XIII & XIV, Paris, 1894, p. 11).



collines boisées se prêtant admirablement bien à des opérations de guerilla, il est difficile de penser que les Romains, réputés dans l'art de la castrametation, l'aient choisi pour y installer le commandant de la III^e Légion et leur principale force militaire, si le massif constituait encore un danger sérieux.

Certes, il fallait continuer de contrôler, de surveiller ce que Momm- sen appelle, pour souligner son importance stratégique, le Saint- Gothard de l'Afrique⁶², éviter qu'il ne tombe aux mains de tribus rebelles et c'était sans doute une des tâches de la Légion, mais la principale n'était-elle pas plutôt d'avoir l'œil fixé sur la Maurétanie, d'où partaient la plupart des révoltes, et au-delà, sur l'immense tâche de dissidence que constituait le Maroc⁶³ de façon à protéger la Numidie « utile » et le cœur de l'Africa.

Avant même d'ailleurs la création du premier camp de Lambèse, quel défi n'auraient pas déjà représenté l'installation dès l'époque Flaviennne de colons à Lambafundi, entre Lambèse et Timgad, et l'existence de la station thermale des Aquae Flavianaes, située dans les premiers replis du redoutable massif, s'il n'était pas alors pacifié.

Mais si délaissant l'épigraphie des pourtours aurasiens nous nous tournons vers les auteurs antiques, force est de constater tout d'abord qu'avant Procope aucun d'eux ne parle de l'Aurès, terme géographique qui n'apparaît d'ailleurs qu'au VI^e siècle⁶⁴, ni même d'un massif que l'on puisse avec certitude identifier comme tel⁶⁵ ; de toute façon, aucun des troubles dont ils font état au I^{er} siècle ne peut de façon probante être localisé dans l'Aurès⁶⁶.

En ce qui concerne par contre le I^{er} siècle, période plus riche en faits saillants qui ont davantage retenu l'attention des historiens antiques, il semble qu'il faille examiner les choses d'un peu plus près. Les principaux auteurs de troubles furent alors les Garamantes, les Musulames et les Gétules.

Les Garamantes sont évidemment des Sahariens sans rapport, semble-t-il, avec la région qui nous intéresse.

62. *Histoire romaine*, traduite par R. Cagnat et J. Toutain, t. 11, Paris, 1889, chap. XIII, p. 267.

63. Cf. G. Picard, *op. cit.*, p. 65 et M. Benabou, *op. cit.*, p. 109 et 110.

64. Quoique l'éthnique Aurassius ou Aurassus soit attesté beaucoup plus tôt. *CIL VIII* 2848 et 2626 a 16.

65. On a tenté avec quelque vraisemblance, et tel était en particulier l'avis de Gsell (*H.A.A.N.*, t. I, p. 98), d'identifier les « montes Uzarae » d'Orose (*Adv.* p. 1, 2, 91, 92) avec l'Aurès, mais pas plus que l'Aurès leur nom n'apparaît dans le récit d'aucun événement militaire.

66. Il n'est pour s'en convaincre que de se reporter au tableau des soulèvements africains de M. Benabou (*op. cit.*, p. 251) : l'Aurès n'y est mentionné qu'une seule fois au I^{er} siècle, pour la période 144-152, encore est-ce en raison de l'interprétation qui est généralement faite de l'inscription de Tighanimine (voir ci-dessus p. 16). Cependant dans le commentaire qu'il fait lui-même de ce texte, p. 141, M. Benabou est beaucoup plus nuancé.

Il en va tout autrement des Musulames et des Gétules. Pour ce qui est des premiers, il a longtemps été admis qu'ils habitaient soit le Nord⁶⁷, soit le Sud du massif aurasien⁶⁸. Aujourd'hui la thèse de R. Syme, qui situe l'essentiel de leurs terrains de parcours dans la région de Thubursicu Numidarum⁶⁹, fait autorité et c'est désormais sur la frontière algéro-tunisienne entre Thubursicu, Madaure, Sufetula et Théveste qu'on les imagine le plus souvent⁷⁰. J. Desanges y ajoute la région située entre Cuicul et Diana Veteranorum, ce qui est plus conforme aux indications de la Table de Peutinger⁷¹.

De toute façon, compte tenu du nomadisme que pratiquaient sans doute alors un grand nombre de tribus libyennes, il ne paraît pas du tout invraisemblable que les Musulames en attendant d'être cantonnés comme ils le furent au début du II^e siècle et peut-être plus tôt⁷², aient été divisés en plusieurs fractions vivant au rythme de leurs troupeaux dans la large zone qui va de Sétif à Sbeitla et qui correspond assez bien à ce que les géographes appellent les hautes plaines constantinoises, mais en tout cas bien en deçà de l'Aurès.

Quant aux Gétules, les textes qui les concernent sont nombreux, mais à première vue assez contradictoires : tel les mentionne aux abords de Cirta ou de Madaure, tel autre au Sud de la Numidie et à l'orée des déserts.

Aussi serais-je tenté de les classer en deux catégories : tout d'abord ceux qui se rattachent à l'histoire événementielle : des Gétules ont servi comme auxiliaires dans l'armée de Marius pendant sa campagne numide ; on les retrouve plus tard ayant acquis la citoyenneté romaine et bénéficiaires de terres prélevées, semble-t-il, sur le domaine des anciens rois numides⁷³ ; d'autres, au contraire, ont combattu sous les ordres de Jugurtha⁷⁴ ; d'autres encore se livraient au brigandage dans la région de Cirta⁷⁵.

Dans l'ensemble, bien que cette idée ne soit nulle part clairement exprimée, on retire de la lecture de ces différents passages l'impression que les Gétules sont en Numidie un apport extérieur, qu'ils n'y

67. R. Cagnat, *L'armée romaine*, p. 7.

68. Mommsen, *op. cit.*, t. 11, ch. XIII, p. 260-270, qui cite à ce propos Ptolémée IV, 3, 23.

69. *Tacfarinas the Musulami and Thubursicu*, studies in roman economic and social history in honor of A. C. Johnson, Princeton, 1951, p. 113 et s.

70. En particulier P. Romanelli, *Storia* : G. Camps, Massinissa, in *Libyca*, 1960, voir les cartes.

71. J. Desanges, Les territoires gétules de Juba II, *R.E.A.*, 1964, t. LXVI, p. 33 à 47.

72. *IIA* I, 2939, 2828, 2978, 2988, 2829, 2989, 2939 bis *CIL* VIII 23246, cité par M. Benabou, *op. cit.*, p. 438.

73. *Bellum Africanum* XXXIII, 3 ; XXXV, 4 ; LVI 4, cités par Gsell, *H.A.A.N.*, t. VII, p. 10.

74. *Jug.* LXXX, 1-2, cité par Gsell, *H.A.A.N.*, p. 230.

75. *Jug.* CIII et *Bellum Africanum* XXV, 2.

sont pas à proprement parler des autochtones. C'est encore le sentiment que donne la mention qui est faite dans le cursus honorum de L. Calpurnius Fabatus « des six nations gétules qui sont en Numidie » dont le défunt eut la charge en tant que préfet⁷⁶. Même si la Numidie est devenue leur habitat habituel, l'allusion faite à l'origine ethnique de ces populations ne s'explique guère que s'il s'agit d'allo-gènes et non de Numides proprement dit⁷⁷.

La deuxième catégorie de textes que nous avons à examiner relève plutôt de la géographie humaine que de l'histoire : ce sont les passages où Pline, Salluste, Strabon nous décrivent l'habitat normal des Gétules. Or les indications qu'ils nous donnent ne sont nullement contradictoires : nous tenons de Pline qu'ils habitent au nord des Déserts⁷⁸ et Salluste les situe au-dessus (*super*) c'est-à-dire au-delà de la Numidie en venant de la mer⁷⁹. Strabon ajoute qu'ils habitent du détroit de Gibraltar aux Syrtes la deuxième chaîne de montagnes qui traverse la Berbérie, autrement dit l'Atlas saharien⁸⁰, dont l'Aurès fait partie.

La Table de Peutinger est encore plus explicite : sur cette carte itinéraire, les lettres en très gros caractères du mot *Gaeluli* recouvrent toute la zone qui va de Calceus Herculis à Theveste et même Capsa, soit l'ensemble du massif montagneux Aurès-Nemencha et ses prolongements orientaux (fig. 7), indication qui corrobore dans l'ensemble celles que nous donnent Pline, Salluste et Strabon sur l'habitat des Gétules. Sans doute était-ce là pour les anciens l'essentiel de la Gétulie.

En effet, à l'inverse du terme « Musulame », « Gétule » n'est pas seulement un qualificatif ethnique, il a un support géographique, la Gétulie, dont on cerne plus ou moins bien les limites ; Saint Augustin évoque la sécheresse de son climat, qu'il oppose à celui d'Hippone⁸¹ ; Victor de Vita la cite aux côtés de la Proconsulaire, de la Byzacène, de la Numidie et de l'Abaritana, parmi les régions abandonnées aux Vandales par le traité de 442⁸².

S'appuyant sur ce passage, C. Courtois s'est efforcé de dresser la carte du royaume vandale à partir de données sûres comme la Proconsulaire et la Byzacène, dont les limites sont relativement

76. 56 *CIL* V, 5267.

77. Tel est également le sentiment que l'on retire de la minutieuse étude de J. Gascou (*Le Cognomen Gaetulus, Gaetulicus en Afrique romaine. MEFR* 82, 1970). Ce n'est pas en pleine Gétulie, mais sur son pourtour que des individus se sont vu donner ce cognomen.

78. *His. nat.* V, 43.

79. *Jug.* XIX.

80. Strabon XVIII, 3, 2. éd. C. Müller, p. 701.

81. Saint Augustin, *Ennar. in Psalm*, CXLVIII, p. 10.

82. V. de V., 1, 13, dans *M.G.H.a.a.*, t. III, 1, p. 4, cité par P. Romanelli et C. Courtois, voir ci-dessous.

bien connues⁸³. En ce qui concerne la Numidie vandale, il rappelle à ce propos qu'elle était réduite à peu de choses, puisque Cirta et Rusicade avaient été restituées à l'Empire. Mais C. Courtois, après bien d'autres, a buté sur deux mots, l'Abaritana, qui semble être la partie méridionale de la Tripolitaine, et la Gétulie. Étant donné les dimensions restreintes du royaume vandale, il faut évidemment prendre ce terme dans son sens le plus étroit. P. Romanelli a pensé que la Gétulie pouvait être la partie méridionale de la Byzacène⁸⁴. Mais comme nous l'avons vu, celle-ci est citée expressément par Victor de Vita et l'on peut se demander si ce dernier ne songeait pas plutôt à la région que nous désigne la Table de Peutinger.

Sans doute C. Courtois y a-t-il lui-même pensé car il s'interroge à ce propos sur la question de savoir si c'est au titre du traité de 442 que les Vandales ont occupé l'Aurès, question qu'il a d'ailleurs matérialisée sur la carte du royaume vandale par un point d'interrogation posé sur la région des Aurès-Nemencha⁸⁵.

Plus récemment, lorsque G. Camps ou J. Desanges ont tenté de situer sur une carte les Gétules, tous deux les ont localisés dans la partie méridionale du massif, le premier entre Tébessa et le chott Melrhir, c'est-à-dire plus précisément dans les monts des Nemencha⁸⁶, le second plus à l'ouest (il s'agit de ce que l'auteur appelle la Gétulie de Maurétanie), entre Tobna et l'oued el Arab, c'est-à-dire dans la moitié sud de l'Aurès proprement dit⁸⁷.

Une objection vient cependant à l'esprit : les Gétules sont très généralement considérés comme des nomades, alors que les montagnards sont le plus souvent des sédentaires. A cela on peut répondre que Salluste qui les connaissait bien les classe précisément en deux catégories : ceux qui habitent des cabanes, évidemment des sédentaires, qu'il oppose à ceux qui sont errants⁸⁸. Et Strabon, nous l'avons vu, leur assigne bien un habitat montagnard ; à l'exception d'ailleurs des vallées bien arrosées du nord de l'Aurès, les populations qui l'habitent ont toujours, sauf sans doute pendant les deux ou trois siècles où les Romains y développèrent la culture de l'olivier, pratiqué une certaine forme de nomadisme.

Il est donc en définitive assez vraisemblable que le massif que l'on appellera à une époque beaucoup plus tardive l'Αὐράσιον ὄρος n'ait été considéré aux trois ou quatre premiers siècles de l'ère chré-

83. *Les Vandales*, carte p. 182, commentaire p. 174.

84. *Storia*, p. 661.

85. A une époque plus haute, ce que l'on appelait la Gétulie devait remonter beaucoup plus au nord puisque Apulée nous dit que sa ville natale Madaure était située aux confins de la Maurétanie et de la Gétulie (*Apologie*, XXIV, I.).

86. Massinissa, *Libyca*, t. VIII, 1960, fig. 27, p. 252.

87. *Les territoires gétules*, *op. cit.*, p. 40.

88. *Jug.*, XIX.

tienne que comme une partie de la Gétulie. On comprend mieux dès lors que nul avant Procope n'ait parlé de l'Aurès, terme qui à l'époque n'était peut-être même pas en usage, mais de la Gétulie, dont l'Aurès n'était qu'un canton montagnard.

Il est à noter, d'ailleurs, qu'à l'exception d'une thèse bien fragile basée sur le rapprochement hasardeux que l'on peut faire phonétiquement entre les Mauri et le Mons Aurasius⁸⁹, nul n'a, je crois, tenté de situer dans l'Aurès d'autres *gentes* que les Gétules ou les Musulames.

Peut-être avons-nous là l'explication du silence des historiens antiques sur la pacification du massif ; elle ne leur serait apparue en effet que comme un des volets de la soumission des Gétules, voire accessoirement des Musulames.

Il faudrait donc en conclure qu'elle remonterait pour l'essentiel au début du 1^{er} siècle, autrement dit qu'elle aurait quelque rapport avec la victoire « gétulique » de Lentulus. L'hypothèse n'est pas absurde si l'on songe que dès la guerre de Jugurtha, Marius s'était avancé à l'ouest jusqu'à la Moulouya, au sud jusqu'à Capsa, position stratégique particulièrement importante puisqu'elle permettait aux armées romaines de déboucher sur le Sahara, de couper en deux le bloc gétule, à l'ouest les Gétules qui habitent au-delà de la Numidie (Super Numidiam), à l'est ceux qui sont proches des Syrtes, enfin de contourner par le sud le massif des Aurès-Nemencha. En fait, dès cette époque l'Aurès était à portée de main des armées romaines.

Mais il fallut plus d'un siècle, et dans l'intervalle plusieurs campagnes dont nous ne savons pas grand chose⁹⁰, pour que Cornélius Balbus fasse faire aux armées romaines ce pas décisif en direction du sud qui le mena à tout le moins dans la partie méridionale de la Tripolitaine, de la province d'Afrique, de la Numidie et même au sud de l'Aurès qu'il aurait contourné pour atteindre le Hodna⁹¹ et lui valut en 19 av. J.-C. les honneurs du Triomphe⁹². Cornélius Balbus s'est-il heurté alors aux Gétules, la chose n'est pas sûre, mais en portant un coup très dur aux Garamantes il allait permettre à ses successeurs et au premier chef à Cossus Cornélius Lentulus de soumettre de façon quasi définitive leurs voisins du nord. Nous avons sur la campagne de ce dernier un certain nombre de témoignages qui ne sont pas absolument concordants, mais dont chacun apporte un utile complément d'information :

89. L. Rinn, *Les premiers royaumes berbères et la guerre de Jugurtha*, *R.A.*, 1885, cité par G. Camps, Massinissa, *op. cit.*, p. 148.

90. M. Benabou, *op. cit.*, p. 58 et ss.

91. J. Desanges, *Le triomphe de Cornélius Balbus*, 1957.



Fig. 8. — Carte de la région aurésienne.

Selon Dion Cassius⁹², les Gétules relevant de l'autorité de Juba II se rebellèrent contre lui, ravagèrent les territoires voisins de leur pays, tuèrent plusieurs généraux romains et furent finalement vaincus par Cornélius Lentulus surnommé depuis le Gétulique.

Florus⁹³ et Paul Orose⁹⁴ associent dans la défaite Musulames et Gétules, ce qui pose un problème, s'il s'agit, comme le dit Florus, des Gétules voisins des Syrtes, évidemment fort éloignés des territoires où l'on rencontre d'ordinaire les Musulames.

Orose est seul, par contre, à nous apporter une intéressante précision sur les résultats de cette campagne et les objectifs qu'elle avait atteints : il ne s'agissait pas sans doute d'occuper la Gétulie, mais d'empêcher aussi bien Gétules que Musulames de sortir de leur territoire et de leur interdire de franchir les frontières romaines. Ce n'est pas encore le cantonnement des tribus, qui viendra un siècle plus tard⁹⁵, mais l'idée est déjà dans l'air.

On s'est interrogé sur l'importance de la victoire de Lentulus : d'un côté, en effet, Florus a paru la minimiser (*Tumultuatum magis quam bellatum* dit-il), alors qu'une inscription⁹⁶ sans doute quelque peu emphatique de Lepcis parle de « l'Afrique libérée de la guerre gétulique ».

Il semble bien en tout cas qu'en ce qui concerne les Gétules elle ait été décisive puisqu'on n'entendra plus parler d'eux, militairement s'entend⁹⁷. Rien n'indique, sauf de très vagues indices, qu'ils aient pris part 11 ans plus tard au soulèvement de Tacfarinas⁹⁸. Y auraient-ils participé d'ailleurs que l'échec final de ce dernier n'aurait fait qu'accuser leur effondrement militaire : si les réactions que provoqua en Maurétanie l'assassinat de Ptolémée paraissent avoir eu quelque écho chez les Musulames, il n'est plus question des Gétules⁹⁹.

C'est alors l'époque des audacieuses expéditions de Suetonius Paulus et d'Hosidius Geta en direction de l'ouest. Si, comme a tenté

92. Dion, LV, 28, 3-4.

93. Florus, II, 31.

94. Orose, *Adv. Paganos* VI, 21, 18.

95. Voir *supra*, note 60.

96. *IRT*, 301.

97. A l'exception cependant de la mention qu'en fait Tertullien. Voir *supra*, note 44.

98. Aurélius Victor, II, 3.

99. Aurélius Victor, IV, 2. Cité par P. Romanelli p. 264, N° 2 et 261. Peut-être, ainsi que le pense J. Desanges, les Musulames ne sont-ils au fond que des Gétules, quoique ni les historiens antiques ni la Table de Peutinger, qui fait suivre le nom générique de Gétules d'un certain nombre d'ethniques, ne parlent jamais de « Gétules musulames ». Quoiqu'il en soit, l'agitation des Musulames dans les années quarante a certainement maintenu une certaine insécurité aux alentours de l'Aurès. Ce n'est d'ailleurs que 30 ans plus tard qu'apparaissent les premiers témoignages épigraphiques dans cette région.

de le démontrer F. de la Chapelle¹⁰⁰, le premier d'entre eux a pris pour base de départ la Maurétanie Césarienne et non la Tingitane, la soumission des Gétules et des Musulames, dans la mesure où elle assurait les arrières des armées romaines du côté de l'Aurès et des hautes plaines constantinoises, n'a pu que les encourager. D'ailleurs, dès cette époque, la future province de Numidie ne retient plus l'attention principale des chefs militaires. En fait, si l'on s'en tient aux témoignages des historiens anciens après les succès remportés en 45 par le proconsul Galba¹⁰¹ et l'accalmie qui les a suivis, la Maurétanie et le désert tripolitain semblent bien être, jusqu'au milieu du III^e siècle, le champ d'action exclusif des armées romaines.

Les documents épigraphiques recueillis jusqu'ici sur le pourtour de la région Aurès-Nemencha, dont les plus anciens remontent, nous l'avons vu, à la dynastie flavienne, ne sont nullement en contradiction avec leurs dires. Dans ces conditions, ne serait-ce pas une très étrange coïncidence qu'aucun des historiens, les uns prestigieux, les autres plus obscurs, qui de Salluste à Dion Cassius ont « couvert » les événements des deux premiers siècles de l'ère chrétienne, n'ait fait allusion à la conquête de l'Aurès, si celle-ci avait constitué en elle-même un événement marquant et non pas simplement, comme nous sommes tentés de le croire, un épisode de la soumission des Gétules.

A quelques exceptions près, qui sont bien connues et qui ont toujours eu pour cadre les contrées périphériques de l'Empire, ce ne sont d'ailleurs pas les habitants des montagnes qui ont été les pires ennemis de Rome, car les Légions romaines comptaient dans leurs rangs des montagnards habitués à se battre en terrain difficile. Est-ce le lieu de rappeler par exemple que les Alpes ont été conquises en à peine plus de 10 ans¹⁰². Pourquoi l'Aurès, beaucoup plus facile au demeurant à isoler et à encercler, aurait-il offert aux Légions une plus grande résistance¹⁰³ que le massif alpin. Que dire de l'Atlas marocain si loin de tout, atteint par Suetonius dès l'année 42.

Certes il n'existe à l'inverse aucune preuve que les Légions aient effectivement tenu garnison dans l'Aurès avant les dates que nous proposent les inscriptions de Tighanimine et de Menaâ.

100. F. de la Chapelle, *L'expédition de Suetonius Paulus dans le sud du Maroc. Hesperis*, 1934, p. 107-124.

101. Suétone, *Vie de Galba*, VII-VIII.

102. J. Perier, *L'histoire des régions alpestres sous le haut empire romain*, dans *ANRW II. Principat* 5.2, 1976, p. 637-638.

103. Ch. Courtois, *Les Vandales et l'Afrique*, Paris, 1955, qui voit l'Aurès entouré d'un gigantesque appareil militaire « destiné à surveiller les montagnards » (p. 117), est obligé un peu plus loin de reconnaître que « jusqu'au III^e siècle ce sont plutôt les nomades que les montagnards qui ont occupé les Romains ». Or, moins que jamais à partir du III^e siècle et ce jusqu'à la mort d'Hunéric, il n'est possible de localiser une révolte dans l'Aurès.

Mais une occupation permanente était-elle nécessaire ? Comme l'a si bien souligné Mommsen, « on ne peut dire que Rome ait fait réellement la conquête de l'Afrique septentrionale. Les Romains ne se sont pas emparés du pays comme les Phéniciens ou comme les Français. Ils se sont établis en Numidie ou en Maurétanie, d'abord comme suzerains puis comme successeurs des rois indigènes »¹⁰⁴.

Peut-être, à leur exemple, Rome, qui n'avait aucune raison au départ de s'intéresser particulièrement à ces montagnes desheritées, sans doute à l'époque très peu peuplées (le nombre d'inscriptions libyques que l'on y a relevé est insignifiant), couvertes de forêts de pénétration difficile, a-t-elle vécu en bonne intelligence avec les montagnards aurasiens qui, après les dures leçons qu'ils avaient reçues lors de la conquête du pays gétule ou pour leur participation, d'ailleurs hypothétique, à la révolte de Tacfarinas, ont de leur côté respecté l'obligation qui leur avait été faite de ne pas sortir de leur territoire.

Beaucoup plus tard des routes furent percées, quelques colons s'installèrent, là comme ailleurs leur présence nécessita des mesures de protection élémentaires. On ne peut exclure que les quelques cavaliers détachés à Menaâ aient eu entre autres cette mission. Mais sans doute faut-il renoncer à l'idée d'un massif qui pendant les deux premiers siècles de l'ère chrétienne aurait constitué pour l'Afrique romaine une perpétuelle menace.

**

MM. Pierre GRIMAL et Jacques HEURGON interviennent après cette communication.

M. Pierre GRIMAL remercie M. Pierre Morizot et le félicite d'avoir su interroger aussi habilement une inscription latine qui apporte un fait nouveau sur des points où des théories, anciennes et récentes, mais aussi peu fondées les unes que les autres, avaient masqué la vérité. On ne peut douter désormais que l'Aurès n'ait été effectivement pacifié au II^e siècle ap. J.-C., et sans doute déjà au I^{er}. La nature de la romanisation en Numidie se trouve ainsi précisée.

104. *Op. cit.*, p. 257.

ERRATUM

P. 326, la figure 6 doit être retournée pour la lecture.